

Georges

J'avais opté pour une brève sieste, je comptais retourner à la médiathèque après. C'est qu'il fait invariablement chaud dans ces salles, impossible de se concentrer après le déjeuner. Avec le temps, j'ai trouvé le truc : une courte sieste et mon organisme n'y voit que du feu, le voilà qui croit que c'est le matin.

Un rai de lumière retranché du Vélux partageait le lit en deux, coté sombre contre le mur, on ne pouvait s'y tenir debout, et ma moitié à moi plus claire, du côté du vide, et je pouvais m'échapper sans bruit en cas d'insomnie . Toutes ces insomnies. Je tiens ça de mon père.

Je me suis aplati côté sombre, en odeur de tendresse. On ne dort pas pareil côté vide et côté paroi.

Une détonation dans mon dos camouflé par la couette : au diable le Génie Civil et ses dynamiteurs ! À la détonation suivante, je me suis dit qu'il se trouvait probablement des carrières dans les environs. Et il y avait un vaste chantier dans le centre ville. J'avais bien entendu parler de la découverte d'un site archéologique .

Ils n'auraient pas bombardé pas comme ça, tout de même...

Un sifflement de fusée s'élançant dans le ciel me retourne brutalement, mort dans sa tombe. Un feu d'artifice, en plein jour ? Inédit. J'étais curieux de voir ce que ça pouvait donner. Mais tout ça était décidément absurde. Il fallait que j'aille voir. Ce n'était pas loin, à en juger par la violence des déflagrations. Mais quitter mon radeau de coton, alors que vingt minutes d'inconscience auraient suffi à me rendre une fraîcheur de laitue ! Et mer...credi, comme dirait la frangine, qui n'en est pas pourtant à une grossièreté près, quand l'envie lui en prend !

Les explosions se succédaient de façon apparemment anarchique. À quoi, bon sang, ça me fait penser ? L'existence d'une fabrique de feux de Bengale n'est pas à exclure. Après tout, on vient juste d'emménager, on ne connaît pas bien le quartier, ni les abords. Mais une telle intensité ? Restait l'orage, juste au-dessus de l'appartement, alors qu'une demi-heure plus tôt, il faisait un temps splendide ? Au moins, croire que ces éclats étaient ceux du tonnerre allait peut-être m'apaiser, je m'endormirais : je raffole de l'orage, j'en raffole.

Mais voilà qu'un avion passait. Impossible de ne pas me souvenir, maintenant : Maman n'aime

pas les feux d'artifice, parce qu'ils lui rappellent la guerre, là-bas, dans sa campagne d'origine où je ne suis jamais allé. Maman qui a peur de l'orage, qui se barricade dès la première zébrure : elle ferme tous les volets. On bombardait encore, quand ma mère naissait ? On avait dû le lui raconter, en tout cas, vu le nombre de fois où leur village, frontalier, avait été survolé. Sans compter ce que le coin s'était pris... La génération sacrifiée, elles disaient, avec sa soeur.

Mais finalement, ça tombait peut-être bien encore, à cette époque... De toute manière, c'étaient pas mes cours d'histoire en Terminale qui allaient me renseigner, vu que le prof nous préférait souvent son auto-école, pour laquelle, rien à redire, il se montrait très rigoureux. Je suis nul en histoire, presque autant qu'en géographie... Comme toute une génération pourtant semble-t-il, alors qu'on n'a pas tous eu la même brêle en cours !

Mais peut-être que les nuls, c'est juste ceux à qui on ne parle pas à la maison, qui n'ont que l'école comme espoir de sortir de la tanière au suave parfum de renfermé...

Alors, quand l'école même renonçait à enseigner l'Histoire, quand elle s'acharnait à lui coller un coefficient dérisoire... Il aurait fallu être idiot pour ne pas comprendre que « faire une impasse » en Histoire valait mieux qu'une équation mal maîtrisée. Dans les classes d'élite, les scientifiques... *J'ai fait impasse sur l'histégé...* Un temps, je me suis même demandé si ce n'était pas un choix délibéré, politique... Que ça sentait l'idéologie... Allons de l'avant, vive la science et la technologie, inutile de remuer la vieille poussière.

Cela dit, à quoi bon ? Ce n'est que guerres et terres dévastées, tout ça, avec quelques héros comme cerise sur la popote. C'est sûrement comme ça d'ailleurs qu'il se trouve des gens pour s'intéresser à l'histoire : les descendants de héros. Mais chez nous, personne dont on aurait pu être fier. Après tout, mieux valait l'ignorance à la honte.

Pas de Grands Hommes dans de nombreuses familles. À moins d'inclure parmi les grands toutes les invisibles, celles qui dans le malheur le plus âpre continuaient à fournir des enfants à la patrie, à faire vivre la terre, à réconforter les hommes, assurant le repos du guerrier. Alors là, oui ! À défaut de Grands Hommes, toutes ces Grandes Femmes... Peut-être qu'elles auraient été reconnues si on avait étalonné différemment l'Histoire, en modifiant ses seuils de gloire. Ou plutôt en changeant le jury.

Mais selon Joël, le vrai problème est ailleurs : *Pourquoi as-tu honte de ce que d'autres que toi ont commis ? C'est le hasard qui a fait de vous une famille... Tu n'as pas à rougir de leurs actes, tu n'es*

responsable que des tiens, c'est déjà bien assez, il y a de quoi faire, même en comptant les délais de prescription ! La loyauté mal placée, ça te plombe. Ici et maintenant, tu peux changer des choses ! Eux, c'est eux, et toi lève-toi, et il me fait sourire : chez moi, on entendait plutôt ... moi, c'est moi et toi, tais-toi. Un temps, ça me rendait dingue, ce silence. Qui aurait pu faire de moi un vrai Français : un gros consommateur de psychotropes...

Et voilà que la veille, pour la première fois en ... impossible de compter les mois ... j'avais allumé la télé. L'extrême droite faisait la une sur toutes les chaînes...

C'était quoi cette sirène ? Une ambulance ?

Comment ça commence, une guerre ?

Y a-t-il forcément quelque chose pour avertir les gens ?

Et si moi, je me faisais surprendre, comme ça, dans notre jolie chambre mansardée, sous un soleil radieux ? Les oiseaux cessent-ils de chanter pour annoncer les bombardements ? Et entre deux lâchers, d'ailleurs, est-ce qu'ils se taisent ?

Mais avant la première bombe, c'est comment ? Avec sirènes ?

Heureusement, un train passait.

Les lignes de chemin de fer étaient souvent les premières éventrées

Les trains avaient beaucoup servi, pendant la Seconde Guerre Mondiale... Le téléphone serait coupé, forcément. Joël devait déjà être au courant de la situation réelle, travaillant à l'hôpital... Peut-être même l'avaient-ils déjà réquisitionné...

Je me suis levé d'un bond. Qui allait récupérer la fille de Joël à la crèche, qui allait récupérer sa fille à la crèche bon Dieu !? C'est notre semaine, c'est nous qui gardons la petite ! Heureusement que Carole a voulu prendre Maeva pour l'emmener chez sa grand-mère dans le Sud ! Joël doit compter sur moi, pour la sienne !

Mais je ne conduis pas, il le sait bien !

Il n'empêche, il doit compter sur moi, se dire que je vais trouver une solution !

Oui, les bus : il y a probablement encore quelques bus !

On n'en parlait pas dans les livres d'histoire, de tout ça ; en tout cas, pas dans les quelques

manuels scolaires qui m'étaient passés entre les mains...

De l'argent, vite, prendre de l'argent. De quoi nourrir la gamine ? Non, je trouverai bien quelque chose en route : les magasins vont être dévastés, alors je pillerai comme tout le monde...

Quel silence dans la rue. L'appartement est très bien isolé. Toujours les explosions pourtant. J'ouvre durement les tiroirs du meuble, où est mon plan de la ville ? On ne trouve jamais ce qu'on cherche. Les tiroirs restent béants quelques instants, puis je reviens sur mes pas. Est-ce que quelqu'un, un photographe peut-être, des années plus tard, venant d'un pays épargné par la guerre, trouverait ces signes d'une vie hâtivement enfuie, ou perdue ? J'ai refermé brutalement les tiroirs.

Pourquoi les explosions continuaient-elles, si ce n'était pas la guerre ? Rien dans le bout de ciel que je voyais depuis ma porte en tout cas. Mais cet homme, là, près du portail, ne marchait-il pas un peu plus vite que d'ordinaire ? Sa sacoche, une sacoche de médecin ? Non, les gens avaient l'air comme d'habitude. Ils s'étaient donc accoutumés aux détonations. Je n'allais tout de même pas me rendre ridicule ! Lequel j'allais pouvoir interroger, d'ailleurs ? *Pardon, Monsieur, mais ce bruit... Un nouvel attentat ? La troisième guerre mondiale ?*

Ah, tout de même, au bout de la rue, près du feu, les passants commençaient à s'attrouper, mais par tous petits groupes seulement.

J'aurais dû mettre mes lunettes. Ça se passait donc devant le gros bâtiment au fond de la place. La préfecture, je crois. Il y a des travaux, à en juger par tous les gros engins à l'arrêt.

Il n'y a pas la guerre, mais de gros travaux... Où ? Derrière les imposants bâtiments certainement, puisque à part les engins, devant, il n'y a rien.

Pourquoi ces deux flics alors ?

C'étaient des tracteurs, une bonne dizaine de tracteurs abandonnés comme des pièces de jeu de construction. On n'avait pas idée d'être aussi myope. Un flic, ça renseigne bien. J'allais avoir l'air d'une cloche mais tant pis !

1 Note de l'auteur : la première version de ce texte, ici modifié, date de la fin des années 90. Le dialogue avec le policier a bien eu lieu. Il n'y aurait plus aujourd'hui, depuis le début des années 2010, soit vingt ans après, de plaisanterie de la part du policier, ni évocation d'une troisième guerre mondiale : l'hypothèse principale de la part du narrateur serait celle d'un attentat, et il n'y aurait probablement aucune plaisanterie échangée.

– Je suis certainement très mal informé, monsieur l'agent, mais qu'est-ce qui se passe ?, en notant du coin de l'oeil que des gens, des badauds probablement, s'agglutinent contre les grilles.

– C'est la Troisième Guerre Mondiale.

Que ce flic ait pensé à la même chose...

– Très drôle. Vous avez déjà vécu dans un pays en guerre ?, je lui demande dans un élan de curiosité brutale, des larmes dans la gorge, alors que deux images fulgurantes, de cet étudiant étranger au lycée, rescapé d'une contrée détruite, et de ces femmes en fichu courant dans les rues, aux infos de la veille, abris dérisoires pour leurs enfants qu'elles portent contre leur ventre, me passent dans le crâne en hurlant comme des branques.

Après un instant de réflexion hésitante, le flic : – Non, et je ne voudrais pas.

– Moi non plus, en me détendant un peu.

Tiens donc, mon bonhomme ! Pas envie de crever pour des clous, comme ton grand-père et ton arrière peut-être ? L'uniforme ne leur a servi à rien, à eux...

– Ce sont des agriculteurs, certainement pour protester contre la baisse des prix (le flic ne sait donc pas grand-chose non plus ?) Ce sont des canons à oiseaux qui font tout le boucan (d'un geste vague vers un tracteur proche, surmonté d'une cheminée). C'est sans danger. De la propulsion à gaz. Y'a que le bruit. C'est embêtant pour ceux qui sont chez le dentiste, s'ils sursautent tout le temps ! (Avec un air presque amusé).

– Ben, peut-être que ça aide à faire sauter les dents...

Etc. Encore trois répliques de dialogue aimable mais sans conviction. Aucun des protagonistes n'y trouve son compte. Sur le visage du deuxième flic d'ailleurs, on voit bien que ce n'est pas marrant.

J'ai sursauté à une détonation peut-être plus violente, ai souri pour leur souhaiter une bonne après-midi, puis me suis enfui d'un pas contrôlé vers la médiathèque. Les passants dévisagés dans la foulée ont l'air curieux, soucieux pour les plus vieux. Est-ce ma myopie qui me fait distinguer cette pellicule d'angoisse juste derrière les peaux colorées par le vent ? La guerre... Je vais demander à Carole de laisser Maeva à la campagne et à Joël de rendre la gamine à sa mère. La guerre. On ne devrait pas faire d'enfants.